

Rêverie alexandrine

Jacques Brault

Number 10, Fall 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2396ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, J. (2006). Rêverie alexandrine. *Contre-jour*, (10), 95–100.

Rêverie alexandrine

Jacques Brault

à François Ricard

« Oui, le monde, ils sont fous. » Dans mon rêve, je riaais aux éclats en ne m'excluant pas de cette affirmation bien québécoise par sa tournure et tout aussi mondiale par sa teneur. Au réveil, j'avais encore des larmes aux yeux, je flottais, déporté vers une autre sorte de rêve, remuement de pensées brumeuses où s'imposait en avant-plan une forme grise aux contours indistincts, vaguement familière, et je me murmurais, étonné : « C'est la folie Alexandre. » Je ne riaais plus. Cela, cet *étrangement* de l'immédiat après-sommeil, m'a révélé le visage d'Alexandre. Non, il ne s'agit pas d'Alexandre le Bienheureux, assassin de comédie, héros d'un film d'Yves Robert où j'aurais voulu jouer (qui ? à quoi ?) avec l'acteur Pierre Richard, ahuri professionnel, mais d'Alexandre tout court, écrivain exemplaire de l'inséparabilité du diurne et du nocturne, personnage principal et narrateur de la trilogie romanesque d'Yvon Rivard : *Les silences du corbeau*, *Le milieu du jour*, *Le siècle de Jeanne*.

Folie, vraiment ? Laquelle ? Car il y en a plusieurs, et pas de la même farine. Disons un grain, c'est assez pour que la vie d'Alexandre devienne le songe du lecteur. Chaque fois que j'entreprends la lecture d'un texte, si je glisse de page en page comme sur une surface glacée, me

vient un malaise, ça y est, je vais régresser vite là où j'étais, inerte, avant de lire. Quelque chose ne va pas ou va trop de soi. Alors, je retourne à la première page, je m'attarde sur la première phrase. Afin que ma lecture continue sur son allant, pourquoi faut-il qu'elle marque une pause dès le début ? Par exemple, je tombe en arrêt devant la phrase initiale d'un essai où Pierre Nepveu tombe en arrêt devant la phrase initiale d'un essai de François Paré : « J'écris ce livre face à la mer. » Nepveu s'explique : « Cette phrase se rappelle à moi, avant toute chose, comme une sorte de clé musicale, l'établissement d'une tonalité. » De mon côté, une phrase d'Alexandre m'a laissé rêveur : « J'écris ces lignes dans la lumière du matin. » Les deux phrases et les deux émotions provoquées concordent. Mais je triche ; la confiance d'Alexandre n'ouvre pas *Les silences du corbeau*. Ma rêveuse lecture pourtant la reçoit comme un coup d'envoi, elle me donne l'impression que ce qui précède m'est demeuré plus ou moins accessible, non par hermétisme, mais par trop de clarté ; et soudain, sous le coup d'un choc en retour, ce qui m'était fermé s'ouvre, je vois mieux, je lis plus correctement.

D'authentiques premières phrases qui ont un caractère séminal, j'en trouve, ainsi que tout un chacun, dans plusieurs récits. « Le torrent » d'Anne Hébert, c'est archi-connu, frappe par son incipit : « J'étais un enfant dépossédé du monde. » Phrase inaugurale par excellence. Mieux vaut souffler un peu avant de se jeter sourdement parmi les rocs et l'écume du torrent intérieur qui ravage François. Chez la Gabrielle Roy de *De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?* domine une disponibilité naturelle, contagieuse. « Dans sa vieillesse, quand elle n'attendait plus grande surprise ni pour le cœur ni pour l'esprit, maman eut une aventure. » Ce dernier mot, aux connotations sexuelles si modernement convenues, dissipera bientôt son ambiguïté au profit d'une autre ambiguïté, davantage conséquente puisqu'elle pousse à lire plus avant ce récit de voyage initiatique où la mort, accomplie sitôt appréhendée, paraît être une confirmation de la vie. *Milady* de Paul Morand produit un effet semblable, sûrement pas identique, par sa première phrase : « Sept heures du matin, c'est tôt pour un rendez-vous d'amour. » Quand on apprendra que la Milady en question est un cheval... qui sort de l'ordinaire, d'accord, mais enfin...

Eh bien, cette histoire sera d'amour (et quel amour !), ou ne sera pas. Jean-Pierre Richard (*Pages, Paysages*) consacre quelques pages à l'examen minutieux de l'incipit du *Chant du monde* de Giono, qui court sur huit lignes « où se façonne, justement, un monde ». Mais la plus célèbre des premières phrases, n'est-ce pas celle de Proust ? Ce « Longtemps, je me suis couché de bonne heure », observation banale en apparence, a valeur emblématique. En un décasyllabe irrégulier (si on veut), composé de trois cellules rythmo-sémantiques, le temps indéfini de la durée fait signe à la ponctualité du moment ; les deux temps, l'un en amont, l'autre en aval, communiquent par l'espace des cinq syllabes intermédiaires qui forment l'assise signifiante du vers (ou de la phrase) grâce à laquelle on imagine obscurément que la recherche du temps perdu sous toutes sortes de figures, Proust finira de l'écrire au lit et abandonné à une insomnie chronique qui portera son rêve fou jusqu'à l'éveil de la mort.

Avec le romancier Alexandre, pas de première phrase à vous figer sur place, en proie à une perplexité qui vous donne envie d'entrer dans un état second avant même de connaître la suite, espèce de folie ouvrière défilant déjà et retissant le texte sans pour autant être inconsciente de ce qu'elle est et de ce qu'elle fait. Vous abordez *Les silences du corbeau* peu à peu, on dirait qu'il n'y a pas de seuil à franchir, et au bout de deux pages vous êtes ici et là-bas, depuis toujours éveillé-endormi. Le ton est donné, mi-figue mi-raisin, et ne se reprendra plus. « Que peut un homme nu, seul face à la mer, contre un corbeau qui refuse de se prêter à une méditation nocturne sur le temps ? » Par la suite, les nombreux dialogues, émaillés de drôleries, de gravités, de fantaisies, en somme lucides et naïfs, iront leur chemin dans cette quête sur fond d'arnaque qui toutefois n'abuse nullement Alexandre comme le laisse entendre l'auto-ironie avec laquelle il traite sa situation affective : « Disons que j'avais le choix entre deux femmes et que j'ai choisi la troisième. » En vain, c'était couru. Quant au corbeau, les silences de cet oiseau nécrophage et totémique me laissent entendre qu'à la fin Alexandre sera encore plus nu qu'au commencement, nettoyé de ses illusions charogneuses jusqu'à l'os de la solitude. Désormais, il tiendra tendu, prêt à se rompre, « le lien nécessaire entre la pauvreté et la poésie ».

Le milieu du jour, c'est-à-dire midi, annonce l'heure équilibriste et la juste ligne de partage entre naissance et mort de la brève existence humaine. Dès le début, il suffit d'un paragraphe pour que ce roman mette le lecteur en état d'alerte. Encore une fois, le ton est donné, le récit s'ébranle et se poursuivra selon des rythmes variés que ponctuent rêves, souvenirs, péripéties amoureuses, méditations amoureuses, voyages, etc. Mais l'anecdote, pour essentielle qu'elle soit, trouve sa résonance profonde grâce à une écriture prodigue en « premières phrases », ainsi : « Il y avait une phrase dans le livre sur laquelle ils ne s'entendaient pas et qui était précisément la phrase que Maurice avait retenue et qui lui semblait être le cœur du livre. » Voici donc un livre aux cœurs multiples. Mais au cœur de ces cœurs opère la faculté que possède Alexandre de se dédoubler, de se projeter en miroir. C'est ce qui se produit au commencement du livre :

En raccrochant, j'ai frappé la table avec mon poing et je me suis mis à pleurer. J'avais l'impression que ce n'était pas moi qui pleurais mais quelqu'un que je connaissais à peine et qui se serait trouvé chez moi par hasard au moment où une nouvelle l'avait bouleversé. Je voyais qu'il était mal à l'aise, qu'il aurait préféré être seul, mais je ne pouvais m'empêcher de le regarder comme si j'avais voulu m'approprier ses larmes pour partager sa douleur.

Admirable entrée en matière, car elle contient en puissance toute la matière du roman, si l'on entend par « matière » la pensée romanesque, la narration d'une réponse, sans cesse remise, à une question sans cesse posée : « Qu'ai-je fait de ma vie ? Que devrais-je faire pour qu'elle soit ma vie ? » Mais il est trop tard ; les jeux sont faits : « Je savais que mon père était déjà mort. » Dans le tohu-bohu émotionnel où Alexandre se débat entre Françoise, Clara et Alice, s'engage une partie décisive et pourtant sans fin. Comment accomplir le clivage en soi entre d'un côté le père, devenu maintenant image à jamais d'une réalité rugueuse à étreindre et de l'autre côté ce Nicolas toujours proche, d'une présence fascinante, père d'une écriture fusionnelle où s'affirme le déni du réel ? Alexandre avait déjà noté dans son *Corbeau* : « je n'ai pu faire taire en moi cette voix enfantine que je connais trop bien », et pour l'heure son dédoublement

persiste, le milieu du jour reste suspendu dans l'intemporel qu'engendrent ses perpétuelles hésitations. Toutefois, comme « le silence tout à coup au milieu d'une phrase » inachevable, Alexandre connaît des moments de grâce qui lui permettent de *sur-vivre*, d'atteindre à une poésie unifiante, hors de ce lui-même qui n'est guère que supputé. Aux deux tiers du livre, j'assiste émerveillé à un sauvetage de papillons où la fragilité de nos grandes actions et de nos grandes théories se montre à découvert, non pas dérisoire, mais pitoyable, accessible à la pitié sans laquelle ne subsisterait pas même l'ombre de nos rêves créateurs. C'est pourquoi j'aime que ce roman qui ne fait pas le partage entre tendresse et violence s'achève sans prendre fin sur un poème d'Emily Dickinson et sur Alexandre au lit, incapable de dormir tant il est assailli par un lourd silence intérieur que vient soulager le ronronnement de la chatte Charlotte juchée sur lui, immobile et fidèle dans sa piété animale.

Maintenant, Alexandre a cinquante ans, il descend l'autre versant de l'âge, il médite en compagnie de sa chère Virginia Woolf : « La vie est un rêve, c'est le réveil qui vous tue. » Il pourrait tout aussi bien méditer avec Kafka : « Le sens de la vie, c'est qu'elle prend fin. » Mais avec Jeanne dont la jeune existence défie en se jouant la pertinence de toutes les fichues citations qui flottent dans les esprits littéraires comme des atomes de pollen dans l'air estival, il a compris que « chaque instant était une vie nouvelle qui durerait encore au moins un siècle ou quelques minutes ». Pour lors, Alexandre est à Paris sur la berge de la Seine où il cherche des cailloux à lancer dans l'eau. Il s'agit de tenir une promesse faite à Jeanne ; l'heure est grave et légère. Tel est le début du *Siècle de Jeanne*, roman d'une douleur et d'une joie si indémaillables que sa lecture a presque mis sur le flanc ma vigilance critique.

Moins que jamais on ne verra ici de premières phrases ou de première page susceptibles de faire lever les yeux au lecteur. Et puis, cette histoire de cailloux n'a rien d'épisodique. On la réentend ici et là, en sourdine, elle se permet une métaphore surfeuse ou philosophante, au choix : « ils ont joué jusqu'à la fin à faire ricocher les jours dans l'océan », elle se glisse jusque dans les essais de *Personne n'est une île*.

Je ne suis pas assez féru de symbolique ou d'herméneutique pour posséder les arcanes d'une occupation à laquelle s'adonnent avec plaisir tous les enfants du monde. Le compte des rebonds d'un galet ou d'un caillou lancé sur l'eau ne change rien à la gratuité du geste, à son insouciance de signifier quoi que ce soit. Les quelques pages qui amorcent *Le siècle de Jeanne* établissent le fond mouvant, le sol nuageux sur lequel va progresser cahin-caha le roman-essai-poème avec justement toutes sortes de bonds et rebonds émotifs, événementiels, méditatifs. Témoins parmi d'autres : la scène de la noyade, la séance de patinage, les réflexions sur la nécessité d'écrire pour vivre d'une autre vie, les souvenirs qui s'emboîtent les uns dans les autres. En somme, ce que donne au lecteur le long commencement du récit, c'est la sensation vive que la vie est dans la mort autant que dans la vie. Alexandre perd ses amours errantes, esseulantes, mortelles, et par là, par cette perte, retrouve l'unique grâce, oui, la gratuite, l'inassignable à tous ces vouloir-dire définitifs qui nous embaument de certitude mortifère. « Jeanne existe, et lorsqu'elle décrète que c'est l'heure du spectacle, tous les champs autour de la balançoire convergent vers sa petite robe rouge, comme la procession des siècles vers ce seul et unique instant. » À quoi il faut ajouter le corollaire : « Sagesse de Jeanne ; naissance du récit. »

« L'eau du matin est un jardin qui tremble » (Salah Stétié). Le poète libanais a raison contre les raisonneurs. Chaque matin du monde, accueilli malgré tout, coule de pure naissance parmi les ruines et les crimes. Ce n'est pas une consolation, c'est l'affirmation, déprise de l'à quoi bon, qu'une chose détruite demeure néanmoins dans la chose comme un nom oublié demeure dans le nom. C'est le petit reste de la dernière naïveté, l'espérance. Alexandre, ce n'est pas toi, ce n'est pas moi. C'est l'autre, à venir, venant déjà, venu là de toujours, où nous sommes, commençant par la fin. L'immensité de l'instant, poussière d'or aux yeux qui dorment, comment pourrait-on l'écrire ? Ma rêverie me porte à croire que la première page et à fortiori la première phrase de la trilogie d'Alexandre a dû avoir lieu hors de tout lieu, juste un souffle d'écrire à vide, à peine un remuement des lèvres quand Alexandre et Yvon Rivard ont eu désir de conjuguer leurs folies respectives. L'un a lancé le caillou : *Pour qu'il y ait roman...* et l'autre a ricoché : *...renoncer au roman*. Qu'est-ce que ça veut dire ? Je n'en sais rien. Je sais seulement que c'est un curieux alexandrin.